

ANDRE CHARPENTIER

L'ENIGME DU SPHINX

La légende du Sphinx présente pour nous un double mystère, qui va solliciter rudement nos capacités d'interprétation et nous mettre plus d'une fois en présence de l' "Ange du bizarre".

C'est qu'elle ne relève pas de la tradition hyperboréenne (ancêtre du pythagorisme), descendue en droite ligne de la Tradition primordiale, et relativement simple à déchiffrer.

La légende thébaine, elle, provient d'une branche dérivée, et forme un cycle différent, originaire, selon certaines légendes, d'une mythique *Thebah*, où seraient conservées toutes les traditions disparues. (1)

Il doit en tout cas exister des liens entre la ville égyptienne de Thèbes et la cité grecque du même nom, qui pouvait être une de ses colonies. (2)

Or le Sphinx constitue un autre élément commun à ces deux centres, et on peut donc en penser autant du personnage d'Œdipe.

Cette coexistence de traditions diverses sur le même sol grec aurait pu faire craindre une rivalité entre elles.

Au lieu de cela, dans leur souci permanent de cohérence, les Pythagoriciens ont veillé à faire la synthèse de toutes les mythologies disponibles. (3)

(1) Thebah est en hébreu le nom de *l'Arche*, qui conserve en effet les espèces dans l'intervalle entre deux cycles. Et la Thèbes égyptienne a pu jouer le même rôle en conservant la tradition atlante. Celle-ci qui a laissé des deux côtés de l'Atlantique des civilisations visiblement apparentées, qu'elles soient précolombiennes ou égyptienne.

(2) Est-ce un hasard si un traité hermétique d'Athanase Kircher s'intitule *Oedipus Aegyptiacus* ?

(3) Comme leur emblème, l'abeille, ils font leur miel de tout...Par exemple, ils ont assimilé l'orphisme, d'origine thrace, au point qu'on n'arrive plus à distinguer les deux doctrines. Et rien ne nous empêche d'adopter la même attitude, comme on le verra assez dans la suite.

C'est ainsi qu'avant de fonder Thèbes, l'ancêtre Cadmus est réputé avoir consulté l'oracle de Delphes. Après quoi, il prit pour épouse *Harmonie*, ce qui est une vraie signature pythagoricienne. (1)

Malgré cette fusion réussie, il reste de grandes différences de ton entre ces deux branches de la grande Tradition, et la complexité du cycle thébain se ressent de celle des mythes égyptiens, aujourd'hui fort incompris. (2)

LE MYTHE

Commençons par nous occuper du nom même de l'étrange créature.

Selon une étymologie "populaire", il dériverait du verbe grec *sphingô* (resserrer, étrangler).

Cette origine est souvent contestée par nos linguistes. Et on peut les comprendre, car le rapprochement, pour s'imposer à l'évidence, exigerait qu'ils aient saisi le sens profond du mythe.

Comme très souvent, c'est donc le folklore, cette mémoire du peuple, qui a raison contre les "experts".

Et il est facile de montrer cela, en s'appuyant sur des arguments -

1) **étymologiques.**

2) **symboliques**, qui sont les seuls tout à fait fiables, une fois reconnu le "fond de l'affaire".

(1) En outre, Oedipe termine ses jours à Colone, un faubourg d'Athènes, la grande cité pythagoricienne, où il est accueilli à bras ouverts par Thésée, dont la victoire sur le Minotaure préfigure exactement celle d'Oedipe sur le Sphinx. C'est là qu'Oedipe va disparaître dans un éclair et sans laisser de traces, comme le *fil du tonnerre* qu'il est devenu.

(2) La civilisation égyptienne s'était spécialisée dans l'étude du monde subtil au point de sombrer finalement dans ses productions les plus inférieures, telles que la magie.

La science pythagoricienne, elle, reposait avant tout sur un symbolisme mathématique qui, dans l'Occident moderne, a lui aussi dégénéré en tournant au rationalisme "scientifique".

1) ELEMENTS D'ETYMOLOGIE

Commençons par une explication d'apparence fort triviale.

Il existe, dans notre langue , des termes anatomiques dérivés du verbe *sphingô* , et dont l'origine n'est pas contestable, vu leur fonction de constriction, c'est-à-dire de *reserrement* .

C'est en effet le rôle de divers muscles dénommés *sphincters* , dont le rôle est de fermer, en se contractant, divers orifices naturels. (1)

Ce sont donc en quelque sorte des "goulets d'étranglement".

Si on passe maintenant, en vertu de l'analogie universelle, des fonctions les plus humbles de l'organisme humain aux réalités les plus élevées du Macrocosme, on est amené à envisager un autre point de constriction.

C'est la *Porte étroite* , cet " Isthme" (2) ou, si l'on préfère, le "détroit " qui sépare le monde des hommes de celui des Dieux.

Cette "frontière" est défendue par divers *Gardiens du Seuil* , *Cerbères* monstrueux, comme le Minotaure, le Griffon, ou la Gorgone Méduse, dont l'image décore l'égide d'Athéna.

Sans oublier la Chimère, qui a donné son nom à toutes les créatures composites et contre nature. (2)

2) SYMBOLISME MYTHOLOGIQUE

Tous ces monstres nous font entrer d'emblée dans les *terrae incognitae* de la mythologie

Tous sont en effet des **hybrides**, dans la pleine acception du terme

:

1) Ils représentent un "défi aux Dieux", ce qui constitue l'*hybris* , cette arrogance aussi monstrueuse que *chimérique* (illusoire).

2) Ayant un caractère mixte (sens encore actuel du terme *hybride*), ils ont donc "un pied de chaque côté " de la barrière séparant les hommes des Dieux .

(1) Muscles *constricteurs*, du verbe latin *stringô* (serrer) , qui a d'innombrables dérivés dans nos langues (cf.*streng* , strict, astringent ,etc.).

(2) Le terme arabe est *Barzakh* , qui désigne aussi l'ensemble du *monde intermédiaire*

C'est ainsi que la Chimère, une chèvre à tête de lion et queue de serpent (1), a été abattue par Bellérophon **monté sur Pégase**, ce qui signifie que le combat a eu lieu dans le monde subtil, dont les créatures, comme Iris ou Hermès, sont souvent ailées.

Et le Sphinx n'échappe pas à la règle, puisqu'il pose l'énigme centrale, à savoir le passage du temps à l'éternité, du monde des hommes à celui des Dieux, qui ne peut se faire qu'en traversant cet espace éthéré.

Toute sa légende ne fait donc qu'illustrer l'unique but de l'initiation, qui est précisément de faire "violence au ciel", en passant du multiple à l'Un, et donc en "sortant du temps et de l'espace".

Ceci implique donc, sur le plan intellectuel, que l'on dépasse la raison, *lieu* des dualités, pour accéder à l'intuition unifiante qui porte le nom de *Gnose*. (2)

Or c'est à cette démarche que fait allusion la légende d'Oedipe, dont voici les deux phases essentielles :

1) L'erreur fatale qui amène le héros à ***tuer son père*** et à ***épouser sa mère***, à la suite de quoi, il va ***se crever les yeux***. (3)

2) Sa réhabilitation par la **souffrance** (4) après une longue errance, et la **délivrance finale** répondant à la solution de l'énigme.

(1) Ces éléments figurent chacun des trois "mondes". Le Lion solaire a un sens ontologique, la Chèvre figure le "porte" la plus élevée du cosmos (le Capricorne) et le serpent est l'image classique du monde subtil. Ce dernier est représenté le plus souvent par des fluides émanés de l'Ether, air et eau, dont les habitants sont soit ailés (comme Hermès et Iris), soit bons nageurs, comme les Nymphes (Néréides , Naïades et Sirènes, ces dernières se terminant d'ailleurs en queue de poisson)..

(2) A condition d'enlever à ce terme son sens étroitement historique.

(3) Il ne s'agit donc pas d'une faute morale, puisqu'en tout cela, le héros ne savait pas ce qu'il faisait, et n'avait donc " ni connaissance, ni consentement ".

(4) Cf. la maxime énoncée par l'initié Eschyle dans son *Orestie*: "*Tô pathei mathos*" (C'est par la souffrance qu'on accède à la Connaissance).

La notion d'aveuglement joue ici un rôle très important, qu'on retrouve dans d'autres légendes, comme celle de Stésichore. (1)

En se crevant les yeux, Oedipe ne fait que confirmer physiquement l'aveuglement plus grave encore qui lui avait dissimulé la réalité, et dont il lui faudra "revenir", après maintes tribulations, par une forme de *metanoia* (litt. " retournement d'esprit").

Cette réalité doit donc être d'une importance capitale, puisque sa méconnaissance a des suites à ce point catastrophiques.

On va voir en effet qu'il s'agit du point central de l'initiation aux Mystères, c'est-à-dire de cet accès à la Connaissance transcendante, qui doit permettre à l'homme d'échapper à sa condition ordinaire pour accéder à l'immortalité.

Une matière aussi sensible exige qu'on la présente avec des précautions sortant de l'ordinaire, et donc sous forme de mythes. (1)

Cela n'empêche pas Aristote, ce maître logicien, de constater en termes parfaitement rationnels qu'il existe un mode de Connaissance transcendant la raison, et dont celle-ci tire toute sa réalité.

On voit que c'est à la raison même qu'il demande de dépasser ses propres limitations.

Et c'est donc par l'exposé qu'il fait des divers modes de connaissance que commencera notre recherche de sens.

Après quoi le mythe lui-même perdra son caractère incompréhensible, en nous livrant la cause des malheurs d'Oedipe. (3)

(1) Ce poète fut ainsi puni pour avoir médité, à son insu, de la grande Pallas. Mais il recouvra la vue après avoir rétabli la vérité dans sa célèbre *Palinodie* (littéralement "rétractation").

(2) *Mythes* et *Mystères* on le même radical √MU que le **mutisme**, ou attitude de silence

(3) Et en remettant les *complexes* freudiens à leur vraie place, à savoir dans les bas fonds du psychisme.

LES DEGRES DE LA CONNAISSANCE

Le Pythagorisme, dont relèvent Platon et Aristote, distingue, comme la Tradition universelle, quatre formes de connaissance. (1)

A leur représentation symbolique, ils en joignent donc un relevé rationnel, ce qui est particulièrement précieux pour les rationalistes que nous sommes devenus;

Ce sont, en ordre ascendant, :

- 1) la sensation physique (en grec *Aisthêsis*).
- 2) l'opinion (*Doxa*).
- 3) la raison, ou "science" (*Epistêmê*).
- 4) la "Gnose", ou intuition intellectuelle transcendante (*Gnôsis*).

La première de ces facultés est propre au corps (*Sôma*).

Les deux suivantes (facultés intermédiaires) relèvent du psychisme (ici, le *mental*), soit inférieur (la banale opinion, qui n'a rien de vraiment fiable), soit supérieur (le raisonnement argumenté, "scientifique").

Enfin la Gnose est la faculté propre à l'Esprit pur (*Noûs*), qui est notre "âme" immortelle et inconditionnée (ou "incrée"). (2)

Pour les Anciens, le Principe de cette *Connaissance* supérieure (la Sagesse) est en même temps celui de notre *naissance* .

C'est le *Logos* , l' Etre-Un

Comme l'affirme Parménide : " Connaître et être sont une seule et même chose " (3)

(1) Toutes les réalités créées reposent pour eux sur la Tétrade, ou Quaternaire fondamental. On peut consulter à ce sujet l'étude de Paul Kucharski sur *la Tétrade pythagoricienne*.

Sur la réalité d'un Intellect transcendant, l'auteur ne peut d'ailleurs qu'exprimer son incompréhension, car il n'arrive pas à dépasser les conceptions modernes.

(2) On voit que pour les Anciens (comme pour notre moyen âge) l'être humain se compose, non pas seulement d'un corps et d'une âme (comme le soutient fort sottement le dualisme de Descartes), mais du ternaire **corps, âme** (psychisme) et **esprit**, ce dernier étant seul informel (*incrée*), et dépassant de ce fait les conditions de l'Existence..

(3) "*To gar auto (esti) noeîn te kai einai* ". Pour qui a la moindre notion de grec, la traduction ci-dessus est la seule possible, et le *Cogito* cartésien n'en est que la caricature..

Voir à ce propos, dans *Etre et Avoir* (du même auteur), le chapitre consacré au philosophe français.

Aphorisme on ne peut plus clair, et que nos philosophes - tous héritiers de Descartes et de Kant - cherchent obstinément à expliquer sur un plan exclusivement rationnel, le seul qu'ils connaissent.

La Connaissance véritable ne peut en effet venir que d'une **identification**.

Toujours selon Aristote, c'est " *L'acte commun du connaissant et du connu* "

Car "*le semblable ne peut être connu que par le semblable* " .

Cette Connaissance, étant **Une**, ne laisse plus subsister aucune distance entre le sujet et l'objet, contrairement à la raison, qui est **duale** par définition. (1)

C'est pourquoi : "*Seul l'Intellect est plus vrai que la science*" .

(2)

Cette déclaration a tout pour nous surprendre, puisque nos théories de la connaissance (épistémologie) voient toutes dans la science rationnelle le mode de connaissance ultime.

Cela revient à dire que la Connaissance unitive, seule immédiate et entière, a disparu de notre horizon.

On l'a abandonnée à ceux qu'on nomme "les mystiques", souvent considérés avec méfiance, et dans les milieux religieux eux-mêmes. Et non sans quelque raison, puisque leurs intuitions sont souvent d'ordre affectif et donc sujettes aux émotions subjectives.

(1) Elle ne fonctionne que par oppositions, dont la première est le principe de (non) contradiction.

(2) Aristote, *Analytiques* .

De ce qu'on vient de voir, ne retenons que ceci :

L'intelligence humaine se présente sous deux formes, dont l'une, la raison, est étroitement subordonnée à l'autre.

Les relations de ces deux facultés sont comparées par la Tradition à celles du Soleil et de la Lune. (Osiris et Isis, Apollon et Pallas Athéna, le Christ et la Vierge.)

En effet, seul l'Intellect solaire a en lui-même (1) sa source de lumière , dont la raison n'en est qu'un simple reflet (d'où les termes *réfléchir* et *spéculer*).

Symboliquement, l'Intellect est donc "localisé" dans le coeur, organe central et irradiant (2) alors que la lumière cérébrale est périphérique et dépourvue de chaleur. (c'est la "froide raison").

Borner toute sa "science" à cette faculté limitée revient donc à "se crever les yeux".

Et voilà qui nous ramène à l'aventure d'Oedipe.

Pour mieux en comprendre le sens, faisons un détour par un auteur plus proche de nous, puisqu'il s'agit de Dante.

On sait que dans sa *Divine Comédie* , il nomme *trasumanar* (3) l'opération que l'hermétisme qualifie de *deificatio* , et qui n'est rien d'autre que l'accès libérateur à la Connaissance unitive, la *Gnôsis* d'Aristote.

Et voici ce qui arrive à celui qui , par toute son attitude, renie cette faculté, la plus noble qu'il soit donné à l'homme de *réaliser* .

(1) Le sanskrit le décrit comme *Swayambhu* ("auto-engendré"), une notion que nous retrouverons plus loin dans la Tradition égyptienne

(2) D'où le terme "enthousiasme" (de *en Théos* : "présence intérieure du Dieu "), qui désignait l'inspiration prophétique.

(3) *Transhumaner*, comme on dit "transhumer".

LE CHATIMENT DE BERTRAND DE BORN

Au Chant XVI I de l' *Enfer* apparaît un personnage dont l'identité historique est sans importance pour nous, étant donné son rôle de pure métaphore. (1)

Ce Bertrand nous apparaît parmi une série de trompeurs, faux-monnayeurs et "semeurs de discorde".

Indication précieuse, l'un de ces réprouvés, s'accusant d'avoir pratiqué "les ruses et les chemins couverts" est aussitôt saisi par un démon, qui lui lance ironiquement :

*"Mais peut-être ignores-tu que je suis **logicien** ? "*

Après quoi il est traîné devant le juge Minos, figure du Mental cosmique, et qui, à ce titre, siège dans le Labyrinthe. (2)

Mais voici en quel état ce Bertrand apparaît devant Dante, vision que le poète *"aurait peur de raconter s'il n'en donnait la preuve "*.

Car ce *donneur de mauvais conseils* s'avance, tenant à bout de bras sa tête coupée, *en guise de lanterne*.

" Et ils étaient deux en un , et un en deux ..."

" Comment cela peut se faire - conclut le poète - seul le sait Celui qui en a décidé de la sorte " .

Mais Bertrand, tout damné qu'il est, le sait fort bien, lui aussi :

" C'est parce que j'ai séparé deux êtres unis (3) que je porte mon cerveau séparé, hélas, de son principe qui est en ce tronc.

Ainsi s'observe en moi la loi du talion ". (4)

(1) En lieu et place de la mythologie antique, toujours suspecte de *paganisme*, Dante se sert des héros locaux (florentins et autres), tous oubliés depuis longtemps. Il ne peut toutefois s'empêcher de placer, **à l'entrée même de son Paradis, un hymne à Apollon.**

De cette déclaration de foi pythagoricienne, assez téméraire, un critique a dit ironiquement : "*A d'alcuni, ha sembrata longa ...*"

(2) Dont les détours reproduisent d'ailleurs les inextricables circonvolutions du cerveau, organe dévolu à la raison discursive.

(3) Ce "père" et ce "fils" figurant respectivement l'Intellect solaire (la *Gnose*), et sa "réflexion" lunaire (la *science*). On imagine sans peine les ténèbres résultant de leur séparation.

(4) L'auteur de la "mutilation" rationaliste s'étant ainsi mutilé lui-même

Cette fin du chant décrit donc en toutes lettres le sort qui attend la raison (la tête) si on la sépare de la Lumière Intellectuelle du Coeur, située en effet "dans le tronc".

Cette raison, dont on était si fier, n'est plus alors qu'une méchante lanterne, bien incapable de guider nos pas.

Retenons donc bien les deux éléments essentiels de la légende :

- 1) l'erreur portant sur la nature de la connaissance.
- 2) les troubles de la vision qui s'ensuivent.

Quel autre sens donner à cette scène étrange ?

Après avoir défini les rapports normaux et indissolubles entre les deux types d'intelligence, nous pouvons maintenant étudier la façon dont ils s'expriment dans la légende d'Oedipe.

On se doute que son expression diffère sensiblement de celle de Dante, ne serait-ce qu'en vertu de la règle de *polytropie* (1) à laquelle s'astreint le Florentin.

Dépassons donc une fois de plus la forme du message, pour nous occuper de son seul contenu

(1) Première règle de la pédagogie pythagoricienne.. Il s'agit de renouveler sans cesse la **forme** donnée à la doctrine pour l'adapter aux circonstances changeantes, mais sans changer un iota à son contenu. Le *Logos monotropos* (langage univoque) s'identifie donc au psittacisme.

LES MALHEURS D'OEDIPE

Dans l'épisode dantesque, les deux "êtres unis" présentés comme le "Père" et le "fils". sont en effet "de la même famille", mais il existe entre eux un rapport de subordination, celui qui unit la cérébralité à sa source transcendante, qu'on a dénommée "l'œil du Cœur".

Voyons maintenant comment le cas d'Oedipe illustre ce que vient de nous apprendre Dante.

**Renier, au seul bénéfice de la raison, l'Intellect supérieur, solaire ou apollinien, c'est " tuer le Père".
Et cela pour "épouser la mère", c'est-à-dire se jeter dans les bras de la seule rationalité. (1)**

Or c'est là précisément le choix fâcheux qu'a fait la "modernité",

Mais ce que Dante qualifie de crime horrible, Platon, toujours flegmatique, n'y aurait vu qu'une "erreur de visée " (*Hamartèma*). (2)

Et comme personne ne tire **intentionnellement** à côté de la cible (*Oudeis hékôn hamartanei*), il aurait attendu patiemment que l'égaré revienne de sa sottise.

Naturellement, il faudrait avant cela que le ciel lui fût tombé sur la tête. (3) Simple détail, pour qui a l'éternité devant soi...

(1) C'est en effet préférer le multiple à l' Un.. N.B. Apollon et Pallas sont présentés comme frère et soeur, et non comme père et fille, mais cela ne change rien à leur rapport de complémentarité .

(2) Au départ, Œdipe ne diffère pas du commun des hommes, dont on sait qu'ils ne savent pas ce qu'il font.

(3) C'est précisément là ce qui attend la "modernité". D'où la brûlante actualité du mythe.

Revenons au pauvre Oedipe criminel malgré lui, et même à son insu. (1)

Il faudra, pour qu'il prenne conscience de l'horreur de ses actes, **qu'une peste éclate dans sa cité.** (2)

Horrifié, il se crève alors les yeux, infligeant lui aussi à son corps la *peine du talion*, reflet de son aveuglement mental.

Voué désormais - et *injustement* - à l'errance, il aura toutefois pour guide sa propre fille Antigone, qui est dans notre monde cruel, une vivante image de la Justice divine et de ses Lois non écrites (*agraphoi nomoi*).

Enfin, arrivé à la Sagesse suprême à force de souffrance, il quittera ce monde de façon mystérieuse, devenu pour ses hôtes athéniens une inépuisable source de bénédictions.

On voit que l'énigme posée par toute cette histoire est double. Elle porte en effet

1) Sur la cause unique de la malédiction oedipienne, cause que nous venons d'identifier.

2) Sur la façon dont le héros finit par se libérer, et dont il va être question maintenant.

(1) En cela seulement il diffère d'Oreste, autre victime du Destin, lui aussi réhabilité par les Dieux. Leurs deux légendes sont fondatrices de la dramaturgie grecque, comme la trilogie d'Eschyle, l'*Oedipe à Colone* de Sophocle ou l'*Electre* d'Euripide.

(2) La maladie physique n'est jamais que le reflet d'un déséquilibre intérieur, qui est ici assez grave - venant du souverain - pour affecter toute la société. Selon Platon, la vraie *peste* (*Loimos*) du corps social est la cupidité. Cette forme particulièrement virulente de l'*Hybris*, Virgile l'appelle *auri sacra fames* : " la soif sacrilège de l'or", et il est suivi en cela par Dante. Rappelons simplement le procès des Templiers, et ses conséquences à long terme.

LE VOYAGE DE LIBERATION

Ce n'est qu'au terme d'une longue errance (1) que le héros se trouve enfin devant le Sphinx, on veut dire face à la Mort. Instant décisif, où l'homme est pesé dans les balances de la Justice, et jugé, ou non, trop léger devant le tribunal de Minos. (2)

On s'attendrait donc à ce que la légende, devant cet épisode critique entre tous de la destinée humaine, adopte un ton particulièrement grave.

Or, loin de là, le mythe prend l'allure dérisoire d'une devinette pour enfants.

Voici en effet, selon la tradition folklorique, tout ce que l'effroyable Monstre trouve à demander à son justiciable :

" Quelle est la créature qui marche sur quatre pattes le matin, puis sur deux, et enfin sur trois ?... "

A quoi le héros aurait répondu sans hésiter :

"C'est l'homme : encore enfant il marche à quatre pattes. Plus tard, il se tient sur deux pieds, jusqu'au jour où il devra s'aider d'un bâton de vieillesse ".

Sur quoi le Monstre se serait avoué vaincu

(1) Qui est en somme l'unique objet de la grande littérature, que cette erreur et cette errance se présentent comme une guerre inexpiable, ou comme l'odyssée qui fait échapper aux périls de la mer. Il s'agit toujours là de sortir du Labyrinthe et de la "Forêt obscure", pour retrouver sa vraie Patrie..

En tant que "Guide des égarés", Antigone, comme Eurydice, figure la Grande Justice, celle de l'âge d'or. Au sein même de notre jungle, elle se dit " née, non pour haïr, mais pour aimer..." Et son nom même signifie qu'elle est là pour remettre un peu d'ordre dans le chaos familial. *Antigonè* signifie en effet "née en échange", "à titre de compensation". C'est son sacrifice qui permet la fin heureuse de toute l'aventure.

En prêtant ses yeux à l'aveugle, l'héroïne le dirige patiemment vers la Porte du Ciel, en digne représentante d'Athéna, la Raison supérieure. N'oublions pas que, jusqu'au au fond de l'abîme, Bertrand garde sa drôle de lanterne comme une lueur d'espoir Et que les logiciens ne sont pas tous des diables.

(3) On voit que le Sphinx ne diffère pas essentiellement du Minotaure, qui lui aussi, garde le Seuil...

.

Mais le plus étonnant dans toute cette affaire, c'est peut-être que personne n'ait l'air de s'étonner de son côté abracadabrant !

C'est pourtant cela même qui doit faire soupçonner quelque dissimulation ésotérique. (1)

La tradition, qui nous avait étourdis auparavant à force de meurtres, d'incestes et de décapitations, a choisi cette fois d'opérer sur un tout autre registre, celui de l'humour.

Peu importe d'ailleurs le ton adopté, l'essentiel étant de nous cacher quelque chose.

Devant ce nouveau déguisement de la vérité, il nous faudra donc sortir à nouveau des sentiers battus. (2)

Et d'abord, l'affaire qui nous occupe n'a rien d'une plaisanterie

Car ce dont il s'agit en réalité, c'est de "tuer" la Mort, dont le Sphinx est la figure.

L'énigme populaire sert ici de masque - de *couverture* - à une vérité quasi-inexprimable, et qui, en tout cas, n'est susceptible d'aucune divulgation .

Essayons donc d'en analyser les termes, tels qu'ils nous sont parvenus, en les comparant à ceux de mythes apparentés. (3)
 Peut-être découvrirons nous alors **quelles étaient à la fois la vraie question du Sphinx, et la vraie réponse d'Oedipe.**

(1) Ce que Porphyre appelle "allégoriser", qui est en somme s'exprimer "au second degré".

(2) Ces *grands boulevards* encombrées de badauds, où il y a certes *tant et tant de choses à voir*, mais que la Sagesse pythagoricienne nous conseille formellement d'éviter. (*Mè tous léôphorous badizein*).

(3) Même si cette parenté n'a rien d'immédiatement apparent, comme dans le chapitre suivant, qu'il ne faudrait pas prendre pour une digression.

LES QUATRE AGES DE LA VIE

On pourrait déjà s'étonner de ce titre, car en fait d'âges, la fable n'en cite que de **trois**.

On sait pourtant que toutes les traditions en distinguent **quatre**, qui sont l'enfance, la jeunesse, l'âge mûr et la vieillesse..

Bien entendu, du fait de l'analogie rigoureuse existant entre microcosme et Macrocosme, il ne s'agit pas seulement des quatre âges de la vie humaine, mais avant tout des quatre âges du monde

On sait que ces ères du cycle universel ont des durées respectives de 4, 3, 2 et 1, quaternaire comparé aux quatre "jambes" du temps (1) et dont le total réalise la Décade , ou *Tétraktys*.

Celle-ci, qui figure l'ensemble du cycle manifesté émane tout entière de l'Unité métaphysique, qui en est aussi la fin. (2)

Or cette Unité n'apparaît nulle part dans la légende, qui n'envisage que la multiplicité de la vie physique dans ses apparences immédiates, sans aucune allusion à ce qui la précède et la suit, c'est à dire à tout l' *Incréé* . .

En d'autres termes, la dimension métaphysique, qui est pourtant tout le fond de l'affaire, semble en être totalement absente.

Et cela n'a rien d'étonnant car le sens de l'énigme, réside tout entier dans le mystère de l'Unité.

Et pas plus ici que dans les autres récits hermétiques, Celle-ci ne peut dire ouvertement son Nom.

(1) Dans l'hindouisme, ces âges sont les quatre pieds du taureau figurant le *Dharma*. L'âge d'or ou *Satya Yuga* (ère de Saturne), dont la durée est de **4**, est l'enfance du monde. Le temps d'un enfant est d'ailleurs "quatre fois" plus riche de contenu que celui d'un vieillard, et donc d'une durée effective bien plus longue.

(2) Ce terme de **fin** ayant le double sens d'achèvement et de but (finalité). La Décade commence par **1** et s'achève par **10** (autre forme d'unité), dans un rapport analogue à celui de l'Alpha et de l'Oméga.

Car le mystère majeur de la manifestation, c'est le passage de l'Unité du Principe à la multiplicité "créée", autrement dit, du Un au Deux.

C'est là une réalité, non pas inconcevable, mais assez complexe pour qu'on se soit abstenu de la livrer à l'incompréhension du public. (1)

En revanche, les *déguisements* de l'Unité peuvent occuper le devant de la scène, et même de façon si provocante qu'on en oublie de les identifier. (2)

Quoi de plus voyant en effet que les deux protagonistes de notre légende, à savoir Oedipe et le Sphinx ?

Mais quel peut bien être le rapport de ce couple avec l'Unité du Principe ?

Pour l'un d'eux au moins, à savoir le Sphinx, rien n'est plus simple, puisqu'on sait déjà qu'il incarne la *Porte étroite*, cette unique "sortie" de la multiplicité cosmique.

Mais qu'en est-il d'Oedipe ?

On passe en général beaucoup de temps à décrire les affreuses tribulations de son existence.
Or, ce sont plutôt les circonstances de sa mort qui devraient retenir toute notre attention

(1) Le monothéisme est, à l'origine, une doctrine strictement ésotérique dont le dévoilement "providentiel", propre aux religions du Livre, a été nécessité par les conditions cycliques. Mais cela s'est accompagné de simplifications forcées, par exemple dogmatiques, avec tous les inconvénients qui s'ensuivent.

(2) C'est la technique bien connue du "manteau de lumière" qui obnubile la vision ordinaire. Cf *La lettre volée*, d'Edgar Poe

En effet, cette mort est une "disparition", au plein sens du terme, puisque Oedipe, frappé par l'éclair, ne laisse derrière lui aucune trace.

Or, ce fait exceptionnel symbolise dans toutes les traditions la réussite du voyage initiatique, cette sortie définitive de la condition individuelle par laquelle l'être personnel s'identifie au Logos, pour se fondre dans le "Soi" universel. (1)

Le face à face terminal d'Oedipe et du Sphinx figure donc cette ultime Délivrance qu'est la réalisation de l'Identité Suprême. (2)

Un thème aussi crucial est évidemment inexprimable en termes exotériques, ce qui suffit à justifier les voiles épais dont on l'a recouvert, et que nous allons tenter maintenant d'écartier autant que possible

(1) On pense à Elie, enlevé au Ciel sur un char de feu, ou Romulus qui passe pour avoir disparu dans le marais *de la Chèvre* (Capricorne). . Le marécage sans fond passait pour une porte de l'au-delà, d'où son nom latin de *palus* (pôle).

(2) C'est en cette sortie de la condition humaine que consiste le *trasumanar* de Dante, qui ne diffère donc en rien de l' *Extinction* des Soufis ou du *Nirvâna* hindou.

OEDIPE ET L'UNIQUE

Comme nous l'avons fait pour le Sphinx, essayons d'éclaircir l'étymologie (i.e. le "vrai sens") du nom d'Oedipe.

On accepte en général la version des "pieds gonflés" (1) qui, cette fois encore, relève du folklore le plus ordinaire..

Car il s'agit manifestement d'une *étiologie*, c.à d. d'une affabulation forgée après coup pour interpréter un terme au sens oublié ou incompris. (2)

Cette interprétation trop facile n'ajoute donc rien à la cohérence du mythe, qui seule doit guider notre recherche .

Et cette recherche commence par les pieds.

Très souvent, le plus intéressant dans les légendes, ce n'est pas ce qu'elles disent, mais **ce qu'elles ne disent pas**.

Or il est question ici de **deux**, de **trois**, et de **quatre** pieds, symboles bien connus de la multiplicité existentielle

Il ne manque donc à cette Tétrade que l'Unité dont elle émane et vers laquelle elle tend.

Mais la question semble n'avoir pas à se poser, pour la simple raison qu'on ne connaît pas de créature à **un pied** !...

Du moins dans la vie ordinaire...

Car dans la mythologie, il en va tout autrement.

(1) Du grec *oidéô* : "enfler" (cf. l' *oedème*). L'enfant aurait été abandonné dans la montagne avec les deux pieds percés, apparemment pour hâter sa fin. Mais ce détail anecdotique a tout d'une *étiologie* (explication "après coup"), alors que le nom du personnage doit normalement présager sa fonction essentielle, conformément à l'adage *nomen omen* .

(2) Ces *fausses étymologies* sont innombrables dans toutes les langues, et souvent savoureuses. Mais on aurait tort de rire des esprits simples qui refusent d'accepter sans la moindre tentative d'explication l'incompréhensible et l'"insignifiant".

Nombreuses y sont en effet les créatures dotées d'un seul pied, d'une seule corne ou d'un seul oeil, l'idée étant toujours celle d'un état antérieur à la polarisation formelle. (1)

Idée simple, mais qui va nous faire voir du pays

A commencer par la propre nourrice de Zeus, la chèvre Amalthée (2) laitière inépuisable dont la corne unique devint la Corne d'abondance (*Cornucopia*), alors que sa peau recouvrait l'*égide* d'Athènes.

Le caractère polaire de cette chèvre n'est donc pas douteux, d'autant qu'elle **figure au sommet du Pôle cosmique en tant que porte solsticiale du Capricorne.**

Voilà pour la corne unique. Mais qu'en est-il du pied ?

Pour observer le plus bel exemple d'animal à un pied nous devons recourir à des légendes "exotiques", tout à fait analogues, mais beaucoup plus explicites que leur version thébaine.

Commençons par un Dieu hindou de grande importance, *Aja Ekapâd*, litt. " le bouc à un pied." (3)

Ce nom d' *Aja* s'interprète couramment comme *A-ja*, litt. "non-né", c.à d. **incrée** (en grec : *a-genetos*), **ce qui est un attribut du Logos**, ce Pôle universel antérieur à toute manifestation.

(1) C'est le cas des monopodes, des licornes et des Cyclopes.

(2) Nom dérivé du gr. *a-melgein* : traire, allaiter (germ. : *melken*, *milk*). Cette chèvre est à l'origine de la licorne (la "Dame à la licorne" n'étant autre que la Vierge Universelle. La corne est une image du Pôle, et son *abondance* fait allusion à l'Age d'or, encore proche de l'Unité principielle. C'est aussi l'origine du folklorique "Mât de Cocagne"..

(3) Terme sanskrit (la langue sacrée de l'Inde, qui est apparentée aux nôtres), *Aja* se retrouve en grec dans *Aix* : la chèvre, d'où l'*égide* (*Aigis*).

Eka est le nombre Un et *Pad a* (pied) se reconnaît dans le grec *pod-os* et le latin *ped-is*.

C'est pourquoi *sur l'ombilic du Dieu Aja repose un oeuf contenant les trois mondes* (Rig Veda X, 82). En outre, *il soutient le Ciel et le rattache à la terre par sa vigueur*, ce qui l'assimile au Pilier cosmique (*Skhamba*).

On voit que les Hindous n'ont pas peur des métaphores...

Et les Egyptiens pas davantage, car leur Dieu *Min*, encore plus unitaire, ne possède, outre sa seule jambe, qu'un seul bras... Ce qui ne l'empêche pas d'être, lui aussi, puissamment sexué, puisqu'il va jusqu'à s'engendrer lui-même ! (1)

Or les Grecs, eux aussi, mentionnent une créature du même genre, qu'ils nomment *Aigipous* ("Pied de bouc"), et ce "Chèvrepied" est manifestement de même nature que l' Aegipan et autres Satyres.

Le trait commun de tous ces personnages cornus est leur puissance génésique, rappelant celle, inépuisable, de la Corne d'abondance dont on vient de parler. (2)

Dans tous ces cas, il s'agit donc de la Nature "naturante" et de son inlassable fécondité. identifiée au *Grand Pan* des Grecs . (3)

Or, l'Hermétisme a pour principe que " *Le grand Tout est Un* " (4)

(1) On va jusqu'à l'appeler "le taureau de sa mère" ! C'est Jean Herbert (op. cit.) qui fait le rapprochement avec l' *Ekapad*, en y ajoutant le cas des *hermès*, qui représentent le Dieu "avec un seul pied", puisque tout le bas de leur corps est étroitement gainé. Un célèbre trépied trouvé à Herculaneum comporte lui aussi des Satyres ithyphalliques et "unijambistes. L' *auto-engendrement* figure la parfaite autonomie du Pôle ontologique, qui est "incrée" (*genitus, non factus*).

(2) Toujours en termes populaires, c'est le chapeau magique d'où sortent une kyrielle de lapins, eux-mêmes symboles de fécondité.

(3) Ce même Dieu dont la mort est liée à la *disparition des oracles*,. Voir le traité du même nom que nous a laissé le Pythagoricien Plutarque.

(4) En grec : " *Hen to Pan* ", principe fondateur de l'alchimie.

Logiquement, l'Aegipan ne devait donc n'avoir qu'un pied, exactement comme l'*Ekapâd* hindou. (1)

Jusqu'ici, nous n'avons fait que mettre en relation des faits, certes fantastiques, mais aisément vérifiables.

Avançons maintenant une hypothèse, appuyée par tout ce qui précède.

***Oedipous* est si proche d'*Aigipous* qu'il pourrait bien n'en être qu'une déformation, qu'elle ait été intentionnelle ou non.**

Et voici au moins deux bonnes raisons de le penser.

1) D'abord, mettons-nous un instant à la place des Grecs *classiques*, dont la théologie anthropomorphe faisait preuve d'un *humanisme* avant la lettre.

Que devaient-ils penser de toutes ces divinités à l'animalité provocante ? Et pouvaient-ils y voir autre chose qu'une obscénité barbare ? (2)

(2) On connaît aux Indes un rite consistant à se tenir sur un pied. Et l'empereur de Chine lui-même était tenu, en certaines occasions, de parcourir son palais du *Ming Tang à cloche-pied*, ou encore de se tenir immobile "comme une souche", pour provoquer" la montée de la sève" ! (Cf. *La Pensée chinoise* de Marcel Granet, ch. sur le *Tao*) Et son cas n'est pas isolé, puisque Jason, avant d'arracher la Toison d'or au Dragon qui la gardait, dut reprendre son royaume à l'usurpateur Pélias (" *la Vipère* ") **en ne portant qu'une seule sandale**, ce qui rappelle le symbolisme bien connu de la "trace de pas". La Toison d'or étant attachée à l'Arbre originel, comme l'Age d'or au Principe polaire., nous laissons le lecteur faire les comparaisons qui s'imposent avec le récit de la Genèse.

(2) Avant d'être des humains *idéalisés*, Athéna et Apollon **étaient** respectivement la Chouette et le Dragon (*Pythô*). Et si Héra a conservé chez Homère ses "yeux de vache" (*Boôpis*), et le paon pour oiseau favori, c'est sans aucun doute en souvenir de ses formes "primitives". La Chèvre n'a pas échappé à la règle. Par exemple, à l'époque de Cicéron, la chèvre Amalthée fut identifiée à une Nymphé, ou à une Sibylle, figures plus *civilisées*. Ce *progrès* ne s'est jamais produit en Egypte ou en Inde, où les Dieux ont toujours conservé les figures animales les plus diverses, sans que cela ait jamais gêné personne d'autre que les Européens..

De là à remplacer ces monstres "que l'on ne saurait voir" par des personnages humains idéalisés, il n'y avait qu'un pas. Quitte à introduire dans le mythe une série de détails arbitraires.

2) D'autre part, le destin exceptionnel d'Oedipe le fait sortir de l'humanité ordinaire, laquelle vit sur deux, trois ou quatre pieds, autrement dit dans la multiplicité.

Car en s'identifiant à l'Unique, le héros, lui, vit désormais "sur un pied".

Et nous pouvons maintenant découvrir la **vraie** question du Sphinx : " **Qui es-tu ?** "

Et la **vraie** réponse d'Oedipe : " **Je suis Toi !** "

Sur quoi le Sphinx, identifié à la Mort, tombe raide mort lui-même, au moment où la conscience du **Même** fait s'évanouir l'illusion de l' **Autre** . (1)

Ceci rappelle, le mythe de l'homme qui frappe à la porte de son ami.

On lui demande : "Qui es-tu? " Il répond : "Moi"...

- "Va t'en" dit son ami.

Après un an de séparation et d'épreuves, il revient frapper....

La même question lui est posée, mais il y répond cette fois :

"C'est toi qui frappes à la porte»"

Il reçoit alors cette réponse :

"Puisque tu es Moi, entre donc, O Moi-même". (2]

(1) On reprend les termes par lesquels Platon distingue l'Un du multiple C'est de la même façon que périt cette autre image de la Mort, la Gorgone Méduse, **foudroyée par son propre reflet dans un miroir.**

Cette identification du héros à son adversaire explique que la Chèvre polaire symbolise indifféremment le monstre ou son vainqueur. **On peut d'ailleurs attribuer la question et sa réponse à l'un aussi bien qu'à l'autre, puisqu'il n'existe plus entre eux la moindre distinction.**

'2) Djalal al Din Rumi, cité par Ananda Coomaraswami.

C'est cette conception de l'"Identité Suprême" qui fait dire à Maître Eckhart : " *Dans cet être de Dieu où Dieu est au-dessus de tout être et de toute distinction, j'étais moi-même, voulant créer l'homme que je suis.*

Et c'est pourquoi je suis la cause de moi-même, selon mon être éternel, mais pas selon mon devenir, qui est temporel "

Et le soufi Al Hallaj affirmait de façon plus provocante encore : "***Anâ'l Haqq*** " : "Je (suis) la Vérité" . Ou encore : "*Je suis Celui que j'aime, et Celui que j'aime est moi* " .

D'où leur condamnation à tous deux.

Condamnations purement exotériques, puisqu'elle ne portaient que sur des formulations ; or celles-ci ont été prononcées *selon le devenir, qui est temporel ...* (1)

Les Grecs, sans doute plus sages, n'ont pas eu recours à ces violences pour prévenir les profanations.

Un simple voile jeté sur cette Vérité provocante suffisait amplement, comme on vient d'en donner la preuve.

L'autonomie obtenue par la réalisation métaphysique est aussi celle que Virgile confère à Dante : "Je te couronne *Empereur et Pape sur toi-même* " .

Cela diffère-t-il tellement du pouvoir qu'a le *Min* égyptien de "s'engendrer Lui-même" ?

Ce n'est donc pas sans raison qu'Oedipe fut honoré à l'égal d'un Dieu par les clairvoyants Athéniens.

(1) A propos de sa propre mort, le grand hermétiste Ovide affirme : *Cum volet, illa dies, quae nil nisi corporis huius / lus habet, incerti spatium mihi finiat aevi.* (" Qu'il vienne, quand il lui plaira, terminer une vie éphémère, ce jour fatal **qui n'a de droits que sur mon corps**").

ANNEXE I LES DEUX THEBES

1) QUESTIONS DE FILIATION

Hellénistes et égyptologues occupent dans l'université des "créneaux" si écartés l'un de l'autre qu'ils peuvent très bien s'ignorer entre eux. C'est d'ailleurs le cas le plus fréquent, l'explication fournie étant toujours la même, à savoir l'immensité des données acquises, qui rendrait impensable toute synthèse. (1)

Aussi la tendance, en somme assez naturelle, à comparer entre elles les deux villes, et le Sphinx égyptien à son homologue grec, passe-t-elle auprès des experts pour un comble de naïveté.

Et que dire alors si, pour soutenir l'idée d'une certaine parenté entre les deux cités et leur folklore propre, on avance des étymologies qui n'ont pas l'air plus égyptiennes que grecques !

Rendu prudent par tout ce qui précède, le lecteur dépourvu de préjugés "scientifiques", pourrait cependant admettre que le sujet mérite d'être observé d'un peu plus haut.

Et notamment de plus "haut" dans le temps, puisque ses origines remontent bien au-delà de celles des deux civilisations directement impliquées.

En ce qui concerne la Grèce, on constate que le cycle thébain est fort différent dans le ton et la forme de la tradition delphique dominante. Cette dernière remonte en effet directement à l'*Hyperborée*, cette descendante directe de la Tradition primordiale.

C'est ce que reconnaissent unanimement tous les Pythagoriciens, qui constituent la fleur de l'intelligence grecque

(1) On n'a pourtant jamais entendu un cartographe alléguer que le dédale inextricable d'une mégalopole empêcherait d'en tracer la carte et de lui donner une orientation précise. Voici ce qu'en pense un moderne, malheureusement trop peu suivi : " Refusez la fragmentation des connaissances ; pensez à tout, ne vous laissez pas noyer par la montée des informations, puisque vous avez la chance de vivre en cette fin du XXème siècle". (.Karl Popper). Seule la fin de cette citation nous semble exagérément optimiste...

La tradition égyptienne (de même que sa soeur chaldéenne et les civilisations méso-américaines) est au contraire issue de la tradition atlante, une branche dérivée, et donc plus tardive de cette même Tradition originelle. (1)

Et que le lecteur, avant de nous taxer d' *archéologie-fiction* , veuille bien tenir compte des faits suivants

Le premier c'est que les archéologues actuels, qui ne disposent pourtant que d'indices matériels, tendent de plus en plus à admettre la réalité de l'Atlantide, en situant sa disparition une dizaine de millénaires avant notre ère

Mais ce qui importe bien plus à nos yeux, c'est le témoignage de Platon, beaucoup mieux placé, et qui invoque en cette matière les plus hautes instances égyptiennes. (2)

En effet, il s'agit de faits très reculés dans le temps, et donc immensément antérieurs au "champ de vision" des historiens modernes. Ce dernier est ridiculement restreint, puisque l'histoire officielle, fondée sur des documents certains - ou prétendus tels - ne remonte pas à plus de deux millénaires et demi avant notre ère.

Or l'Atlantide nous oblige à remonter de dix ou douze mille ans.

Il n'existe donc en ce domaine d'autres moyens de s'y retrouver que de faire confiance à une persistante tradition orale, appuyée par des vestiges archéologiques assez reconnaissables, du moins pour qui n'est pas tout à fait aveuglé par les préjugés.

(1) Nous adoptons ici la position de René Guénon, qui nous paraît, avec Fabre d'Olivet, le mieux placé pour aborder cette question. Cf. *Formes traditionnelles et cycles cosmiques* , passim.

(2) Il va de soi que celles-ci n'ont que peu de poids face à l'autorité souveraine de M. Pierre Vidal-Naquet (de l'Académie) pour qui le récit mythique de Platon n'est qu'un *canular* (sic). En somme, pour cet historien, ce qu'il y a de plus concret dans la tradition atlante, c'est un roman de Pierre Benoît, déjà fort oublié, et pour cause. Mais si l'on veut rester sérieux, il faut bien admettre que les récits mythiques ne sont pas des fantaisies gratuites, surtout lorsqu'ils reposent sur la persistance extraordinaire de la tradition orale .En tout cas, pour les périodes très reculées dont il s'agit, ils restent la **seule** source d'information, à moins, bien entendu de croire - si possible les yeux fermés - aux ancêtres que sont la "petite Lucy"et son parent, "l'homme de Piltown". Sans parler de bien d'autres *singeries* "scientifiques", fussent-elles productrices de *Nobels*...

Et il faut l'être en effet pour nier la parenté des cultures égyptienne et "précolombiennes".

Séparées depuis bien longtemps par le "déluge" atlantéen, ces civilisations ont naturellement évolué, chacune de son côté, pendant des millénaires, ce qui suffit à expliquer de grandes différences dans la **forme**.

Mais elles ont gardé assez de traits communs - et des plus singuliers - pour qu'on ne puisse raisonnablement exclure une origine commune.

2) ARGUMENTS ETYMOLOGIQUES

Si étrange que cela puisse paraître, le nom de **Thèbes** ne vient ni du grec, ni même peut-être de l'égyptien, !

Son radical est en effet sémitique, et désigne ce que, faute de terme plus approprié, nous appellerons un "**dépôt traditionnel**."

Cette notion n'a rien de mystérieux, mais repose sur le fait que les civilisations, quoique mortelles, ne meurent pas tout entières. Avant de disparaître, elles s'efforcent de laisser derrière elles, avec plus ou moins de succès, des traces reconnaissables de leur passage dans notre monde. (1)

Par exemple, l'arche de Noé, dont le nom hébreu est *Thebah*, figure justement un tel dépôt, en tant que "conservatoire des espèces",.

Elle a en effet pour fonction d'abriter, dans l'intervalle entre deux cycles, les germes de l'ère passée, destinés à devenir les embryons d'un âge nouveau.

(1) Et cela d'une façon qui peut être fantastiquement élaborée, comme dans le cas du Panthéon de Rome, qui conserve, encodé dans ses proportions mathématiques, tout l'essentiel de l'héritage pythagoricien. Voir, du même auteur, *Les Mystères du Panthéon Romain*, De même, la Science de Toth/Hermès est enfermée toute entière dans les proportions des pyramides, qui attendent encore d'être déchiffrées.

Maintenant, si on applique cette loi universelle à l'Atlantide, qui elle aussi a disparu dans un déluge, on conçoit que sa *Science* ait pu, elle aussi, être préservée de la destruction dans l' *arche* que fut pour elle la ville sainte d'Egypte..

Notre terme "arche" provient d'ailleurs lui-même du latin *Arca* , qui a pour premier sens " coffre", et spécialement "coffre-fort" (1)

Or *Arca* a pour doublet (de même radical) le terme *Arx* (gén. *arc-is*), qui désigne une Acropole. Ce centre sacré de la cité est aussi un "château-fort", dont la fonction protectrice est donc analogue à celle du "coffre aux trésors".

L'acropole la plus célèbre est celle d'Athènes, et il est bien connu que toutes les légendes en font la *racine* de l'Attique. (2)

Quant à celle de Thèbes, elle se nomme la *Cadmée* , du nom de son héros fondateur **Cadmos**.

Comme c'est le cas pour le nom de Thèbes, on chercherait en vain à expliquer ce terme à partir du grec.

En effet son radical trilittère **QDM** est lui aussi clairement sémitique, et évoque justement l'idée de fondation. (3)

(1) Ce coffre peut d'ailleurs aussi être un cercueil (angl. *coffin*), qui conserve le corps en attendant sa renaissance. On trouvera des considérations saisissantes concernant l'arche d'alliance et son association avec l'arc-en ciel dans un autre ouvrage de Guénon : *Symboles de la Science sacrée* . Sans pouvoir nous étendre sur tout cela, rappelons le coffre mystérieux de l'empereur Héraklius, qui conservait lui aussi un dépôt initiatique.

(2) La fonction polaire de Thésée (dont le nom signifie "fondateur") peut déjà se déduire du fait qu'il est le fils d' *Egée* , c'est à dire de la "Chèvre".

(3) Cf. l'adj. arabe *qadim* ("primordial") et l'hébreu *qedem* , de même sens. (D'où le nom d'Isaac *Laqedem* donné à l'éternel Juif errant) . Le nom de Cadmos est identique à celui du fondateur de l'espèce humaine, l'Adam *Qadmôn*. Il est aussi apparenté au gréco-latin *Kadmilos* / *Camillus* , et l'on sait que Rome fut refondée ("restaurée") par Camille après l'incendie de 387.

Quelle conclusion tirer pour finir de tous ces faits dont la concordance est assez évidente ?

C'est que la grande tradition atlante, conservée dans le reliquaire égyptien de Thèbes, a dû passer par la Phénicie (Tyr) pour se transmettre à la Thèbes grecque, et opérer ainsi sa jonction avec l'institution hyperboréenne de Delphes. (1)

C'est le sens des "détails" légendaires déjà signalés, tels que les noces de Cadmos avec Harmonie (celle-ci étant une référence au pythagorisme), et la réception chaleureuse réservée à Oedipe par Thésée et tous les Athéniens.

Ceci explique du même coup la transition linguistique qui donna naissance à l'écriture grecque classique. (2)

(1) Ceci répond à une question que se posait Guénon: " *Une grande difficulté, pour déterminer le point de jonction de la tradition atlante avec la tradition hyperboréenne, provient de certaines substitutions de noms qui peuvent donner lieu à de multiples confusions : mais la question, malgré tout, n'est peut-être pas entièrement insoluble*". (voir *Formes traditionnelles et cycles cosmiques*, partie II).

(2) La Phénicie joua un grand rôle dans le passage à l'écriture syllabique qui fut adoptée par les Grecs moyennant un "changement de polarité". Le phénicien (comme l'hébreu et l'arabe le firent par la suite) s'écrivait en effet de droite à gauche (sens polaire), alors que les langues occidentales, qui s'écrivaient primitivement dans les deux sens (*boustrophèdon*) finirent par adopter le sens solaire (de gauche à droite). Le pythagorisme conserva pourtant en secret d'antiques hiéroglyphes, symboles suscitant une intuition directe, en tant qu'archétypes numériques, comme c'était aussi le cas en Chine. Voir , du même auteur *Le " E" de Delphes, ou sur l'origine des écritures*.

ANNEXE II LE GARDIEN DU SEUIL

La réalité figurée par le Sphinx, étant universelle, nous ramène directement au mythe pythagoricien d'Athéna.

Car la Déesse porte sur le coeur, au centre de son égide, la Gorgone Méduse, autre image de la Mort (1)

Les images de ce type, qui sont innombrables, illustrent toutes le fait qu'une fois sorti de l'état "paradisique", cet âge d'or qu'est l'union avec le Principe, l'homme "déchu" en est désormais séparé par une barrière apparemment infranchissable. (2)

Celle-ci figure l'écart infini que la métaphysique constate entre deux niveaux de réalité qu'elle nomme *immanence* et *transcendance*, ou encore *relativité* et *Absolu*, et dont la relation n'implique aucune réciprocité.

Cet écart ne pourra donc être comblé qu'à des conditions paradoxales, pour ne pas dire choquantes.

Elles exigent en effet, soit "que la Divinité se fasse homme, soit que l'homme devienne Dieu" (3) ce qui est l'essence même de la Médiation.

Propositions hautement improbables donc, et qui constituent pourtant tout le défi initiatique, qu'on pourrait qualifier d'*héroïque*. (4)

(1) Cela fait partie de son aspect funèbre, lié à la lettre M, la treizième de nos alphabets..

(2) En termes bibliques, c'est *l'Ange à l'épée de feu* interdisant l'entrée du Paradis terrestre à l'humanité déchue

(3) Formule empruntée à l'hésychasme orthodoxe.

(4) L'extrême difficulté de l'entreprise est soulignée par Virgile dans son *Enéide* (VI, 125-131), où la Sibylle s'adresse à Enée en ces termes : "*Troyen fils d'Anchise, issu d'un sang divin, il est facile de descendre aux Enfers (c'est à dire de rester, par la transmigration, enfermé dans le cosmos), car la demeure de Pluton reste ouverte jour et nuit. Mais revenir sur ses pas et s'évader dans l'Espace, voilà tout le travail* (*opus* : le "Grand Oeuvre"), *voilà le défi* (*labor* litt. la souffrance: , l'épreuve). *Rares sont ceux-là, vrais fils des Dieux, qui ont pu y parvenir, soit que Jupiter, dans sa justice, les ait privilégiés, soit qu'une ardeur héroïque leur ait fait escalader le Ciel* ".

Revenons maintenant un instant, en raison de son importance cruciale, sur le thème déjà abordé de "l'espace de médiation".

L'exemple de Dédale nous a montré qu'un moyen de *s'évader* (1) est de se forger des ailes pour conquérir le *Ciel* sur lequel ni Minos, ni son hybride geôlier n'ont aucun droit. Cette *voie des airs* est l'image la plus répandue du monde subtil, justement dénommé *intermédiaire*, puisqu'il est la "frontière" (l'*interface*) entre le monde physique et le domaine ontologique (métaphysique).
Et comme toute frontière, il joint ces deux territoires étrangers tout autant qu'il les sépare. (2)

Pour varier un peu les symboles, voici comment les Egyptiens se représentaient - tout aussi poétiquement - cette réalité.



Le régent du monde subtil, le petit Dieu *Shou*, unit et sépare d'un même geste, la Déesse du Ciel (*Nout*) et le Dieu terrestre (*Gèb*). La scène est dominée par la barque du Soleil (*Râ*) figurée dans ses deux positions. Le Dieu *Shou* porte sur la tête la plume d'autruche, emblème, comme les ailes d'Hermès, de sa fonction *aérienne*. (3)

(1) Mais non le seul, car il existe des *réalisations* métaphysiques directes, comme celles des *Jivan Muktas* indiens. L'hermétisme n'est qu'une voie cosmologique.

(2) Cela est aussi vrai de l'Univers entier (le Macrocosme) que de l'homme individuel, ou microcosme. Chez ce dernier, la liaison entre l'esprit immortel et le corps grossier serait également inconcevable sans le psychisme joignant leurs confins respectifs, qui sont ceux de l'Absolu et de la relativité.

(3) La séparation n'a d'ailleurs rien d'essentiel, puisque Ciel et Terre restent nonchalamment en contact par leurs extrémités.

ANNEXE III LE SYMBOLISME DES NOEUDS

Les nombreux équivalents du Sphinx ont souvent la face ou le corps d'un lion, qui est alors l'aspect *négatif* du Verbe, son ombre, à savoir la "bouche dévorante" de la Mort (1)

Dans le cas de la Chimère, l'hybridation est complète, puisqu'elle unit à un corps de chèvre) une tête de lion et la queue d'un serpent.

Ce serpent est complémentaire de l'*Axis Mundi*, puisqu'il figure la "Roue des choses", autrement dit le *siècle* qui s'oppose à l'éternité du Principe. (2)

On le voit ici associé au Pilier cosmique d'Athéna et à son bouclier qui fait ici office de Roue (*Rota Mundi*). (3)

La Victoire (*Nikè*) figurant au sommet du Pilier (le *Palladium*) évoque la Délivrance qui attend l'initié parvenu à la clé de voûte du monde (la porte du Capricorne).

Le casque de la Déesse porte un Pégase, autre image d'envol.



(1) Voir Guénon, *Symboles de la Science sacrée*, ch. LIX ..

(2) Le double sens du symbole s'applique aussi au serpent *Python*, qui est tantôt le Verbe Apollon, tantôt son obscur contraire, nommé par anagramme *Typhon*. En grec, *Pythô* (de même radical que le *Bouddha*) signifie "le Voyant", tandis que *Typhô* est "l'aveugle" Cf. les verbes *pythesthai* (savoir) et *tuphoô* (obnubiler/aveugler).

(3) Dans la légende des Argonautes, l'**arbre** axial qui porte la toison d'or du **bélier** (cf. l'Agneau "mystique") est gardé par le **Dragon** lové autour du tronc..

On a défini le Sphinx comme l' *Etrangleur* .

Or quelle est l'origine de sa domination sur les mortels ?

C'est évidemment le **temps** , figuré dans sa légende par les âges de la vie.

Et en cela, il ne diffère pas du serpent, dont le symbolisme est encore plus universel et plus complet, comme l'indique le moindre examen étymologique

Commençons par les langues sémitiques, où son nom est aussi celui de la vie (*Hayat*), au sens d' existence **temporelle**.

Il figure ainsi, comme partout, le psychisme en tant que souffle vital. (1)

En latin, ses deux noms, *serpens* et *anguis* , dérivent des verbes *Serpere* (sinuer (2) et *angere* (serrer, étrangler) qui caractérisent " l'animal à noeuds", lui aussi un étrangleur (*constrictor* (3)

La bouche monstrueuse qui se referme sur l'individu au moment où il cherche à franchir la "porte étroite), est alors l'équivalent du "noeud coulant" qui figure les "liens de la Mort. (4)

* *Animus* (grec *anemos* le vent), *Spiritus* (respiration), *Atma* (skt : "âme", identique au germ. *atem* ; respiration) etc.

** C'est encore une *sinusoïde* qui figure l'alternance temporelle.

*** *Anguis* a pour radical le phonème *Angma* (NG) qui, dans les langues les plus diverses, exprime toutes les formes de resserrement (d'où la notion de " noeud" (*nexus*) et d' "angle" (lat. *angulus*, en chinois *Heng*). Ce son lui-même est produit par une contraction de l'appareil phonateur. Ce resserrement, lorsqu'il affecte les fonctions psycho-physiques, se nomme alors angoisse ou angor.

Du reste, comme c'est le cas de tous les symboles, ce radical peut s'inverser pour désigner, non plus la mort, mais la naissance, qui sont en effet les deux faces d'une même réalité (*nekroô*, ou *necare* (anéantir : *negare*) étant alors des anagrammes de *gennaô* ou *generare* (engendrer) et de *gnasci* (*naître*).

**** Dans le conte des trois frères, c'est la grille du château qui se referme avec tant de brutalité qu'elle tranche même le talon de l'heureux élu. Ou encore les *Symplégades* , ces deux rochers jumeaux (Charybde et Sylla) qui s'entrechoquent pour broyer au passage les navigateurs non-qualifiés.

Un personnage de la mythologie grecque combine tous ces traits. C'est celui de Circé, figure lunaire qui représente un aspect "maléfique" d'Athènes.

En tant que magicienne (*Maïa*) elle incarne elle aussi la Roue des choses, c'est-à-dire l'illusion cosmique, ce tissu bariolé qu'elle passe son temps à ourdir. (1)

Ceci évoque naturellement le rôle positif du noeud dans l'art du tissage, une spécialité d'Athènes .

Par contre, sa signification funeste vient de ce que le noeud **fixe** la créature en un point donné du temps et de l'espace, aussi solidement qu'un animal à l'attache.

Aussi le sanskrit décrit-il l'humanité, prisonnière de *Mâyâ* , (2) comme un *bétail*. (2)

C'est exactement le sort tragique des victimes de Circé, sort auquel, à l'exemple d'Ulysse, échappent les initiés troyens. (3)

On devine que ces images de la condition humaine pourraient être multipliées indéfiniment.

C'est le moment de suivre le sage conseil du grand Aristote, " Il faut savoir s'arrêter" (*Anankè stènaï*), de peur d'excéder la juste mesure qu'on doit respecter en toutes choses. (4)

(1) La "magicienne" *Mâyâ* a pour parèdre obscur l' *Asura Maya* (un démon mâle) dont le rôle s'avère finalement positif.

(2) *Pashu* , terme identique au latin *pecus* ("animal à l'attache") Le "noeud vital" est dénommé *Varuna pasha* ("entrave céleste").

(3) Voir Virgile, *Enéide* VII, 8-24..

(4) Voir les injonctions pythagoriques : "Rien de trop" (*Mèden agan*) , " Il y a une juste mesure en tout " (*Est modus in rebus*) , "le huste milieu vaut de l'or" (*Aurea Mediocritas*).

